

BENJAMIN SAULNIER



IL ÉTAIT UNE FOI

ROMAN



Benjamin Saulnier

Il était une Foi

© Benjamin Saulnier, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2138-8

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Et Jésus répondit :

“Tu ne tueras point ; tu ne commettras point d’adultère ; tu ne déroberas point ; tu ne diras point de faux témoignage...”

Matthieu 19 :18

Cette aventure n'aurait pas été possible sans le soutien et l'investissement de Baptiste Pointillart et Nolwenn Guiban que je remercie chaleureusement.

À Frédéric S.,

Chapitre 1

Turenne, Corrèze, Novembre 1895.

— Mon Père, j'ai tué.

Le confesseur avait avoué. Tremblant, il ne contenait plus les larmes qui creusaient des sillons le long de ses joues. De l'autre côté de la paroi, protégé par une grille en fonte rouillée, le tout nouveau représentant de Dieu ne laissa filtrer aucun mot. Les quelques conseils dispensés au cours des années au séminaire ne l'avaient en rien préparé à la réalité.

En cas de confession de cette nature : rester distant, responsabiliser le coupable, lui faire peser le poids de la pénitence, lui augurer un salut incertain et des flammes infernales. Procédure inutile. La tête du jeune père Vincent s'embrouillait, s'embourbait. Il avait reconnu l'identité du condamnable, l'aîné des enfants Bartholon : Pierre. Maintenant, il fallait faire face, ne pas flancher.

L'ecclésiastique, peu entraîné, se racla la gorge et avança le cou. Mais sa voix resta éteinte. Muet, il était incapable d'apporter le moindre signe de sentence et de rédemption à sa brebis égarée. Le confesseur se sentit aussi coupable que le confident.

Une goutte perla de son front, tomba sur son écharpe verte, y imprima une tache qui s'étendit. Le prêtre leva ses yeux gonflés et essaya de reprendre un peu d'air par l'ouverture découpée dans le plafond du confessionnal. De sa paume, il épongea la sueur. Un bruit sec éclata. Le pénitent venait de marteler d'un coup de poing la plaque ferrée qui séparait les deux hommes. Le père Vincent retint sa respiration ; Pierre Bartholon expira un souffle chargé de tension. Le criminel colla son visage rougi contre le fer froid dans

l'espoir de croiser le regard du confesseur. En vain. Un soutien désespéré lui était nécessaire. Abandonné de tous, le misérable attendait son jugement, une lueur démente au fond des yeux.

— *Mon Père !*

L'appel avait été agressif. Pierre frappa sur la cloison qui vibra avec fracas. Il frappa encore et encore. Sa rage l'emportait, il perdait tout contrôle ; l'église et ses voûtes centenaires résonnaient de ses coups.

— Pourquoi ne répondez-vous rien ? !

Le prêtre baissa la tête. Dix années de préparation. Dix années de formation. Dix années d'appréhension. Pour une confession, un homme de Dieu doit être dans la compassion, à l'image du Christ face au pécheur. Mais pour un *crime* - acte singulier et inhumain - il faut acculer le confessé, le placer face à l'abomination, lui faire peur ! Mais quelle utilité aujourd'hui ? Le coupable avait avoué, pleinement conscient de sa faute, et quêtait la charité. La détresse du jeune Bartholon réveillait la pitié de l'homme d'Église. Le prêtre tourna son visage vers le repentant. Il était sur ses gardes. Il ne devait pas se mettre en danger. S'il montrait le moindre signe de faiblesse, à son tour, il craquerait. Quelques secondes encore. Puis il répondit froidement :

— Mon fils.

Enfin, cette voix. Symbole d'un soutien divin. Un soupir de soulagement. Ne voulant perdre ce contact, l'égaré ravala sa salive et enchaîna :

— Après toutes ces années, je me suis opposé à lui. Je l’ai interrompu dans ses reproches, face à la vie qu’il voulait m’imposer ! Je le tenais à ma merci, en joue ! Vous entendez ?

— Je vous entends et vous comprends, mon fils, répondit le prêtre d’un ton faussement placide.

— Comment pouvez-vous me comprendre ? ! lança Pierre violemment, comme s’il se parlait à lui-même.

Un silence. Puis une nouvelle salve.

— J’ai tué ! J’ai tué mon propre père !

Pierre Bartholon ravala un sanglot.

— J’étais si stupéfait en le voyant s’effondrer. Je me suis dit : “*Pierre te rends-tu compte ? Tu t’es libéré. Tu as pris ta destinée en main*”. Mais quelques instants plus tard, constatant qu’il ne bougeait plus, cette confiance que j’avais si âprement bénie s’évanouit. Je n’étais finalement qu’un vulgaire assassin. Alors, j’ai paniqué ! J’ai paniqué ! répéta-t-il, accablé par le chagrin et la honte. Ma pauvre mère...

Sa voix se cassa. Le prêtre avait capté cet appel au secours. Une tignasse de cheveux bruns s’agitait de l’autre côté de la grille.

— Je n’ai pas prémédité cet accident. Je voulais simplement lui faire peur, reprit-il en posant sa main sur la cloison. Vous me comprenez ? La détonation est partie toute seule. Et je me suis enfui...

Le confesseur, prostré et mal à l'aise, ne réagissait pas. Le confessionnal se rétrécissait, l'air y était devenu sec, chaud, irrespirable. "*Dieu pardonne, il me protège*", se chuchotait le père Vincent telle une comptine, la tête plaquée en arrière contre la paroi de bois. Un nouveau coup de poing le fit sursauter.

— Aidez-moi !

— Répétez dix *Notre Père* et dix *Je vous salue Marie* ! Puis, disparaissez.

— Comment ? bégaya le coupable décontenancé.

— Dix *Notre Père* et dix *Je vous salue Marie* !

Pas de réponse.

— Mon fils ?

Vide. Pierre Bartholon s'était échappé sans attendre l'absolution. Le père Vincent identifia des bruits de talonnettes cloutées qui s'éloignaient rapidement sur le dallage usé. Quelques secondes encore ; puis plus rien. Un dernier souffle et il tourna le loquet de la porte. Le craquement de celle-ci résonna dans l'arche de la vieille église. Dans la contre-allée, ses pas lourds se succédaient machinalement.

Une seule paroissienne était présente à cette heure, Marie Rabotte. Chaque matin, toujours à la même heure, la bigote égrenait patiemment son chapelet. La dame portait habituellement une robe de toile stricte et noire à corsage, boutonnée très haut et tombant jusqu'à ses sabots ébréchés. Malgré une attitude lymphatique, cette vieille demoiselle véhiculait un caractère familial, rassurant le jeune prêtre fraîchement missionné. Chaque jour, à l'ombre d'un pilier, il observait la dévote à la dérobée. Elle marmonnait, épiait de gauche à droite comme si elle craignait d'être surprise. "*Qui est au*